

Couple en cavale

Francis Back

Number 74, Summer 2003

Québec maritime : canots, barques, verchères, phares, épaves...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7368ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Back, F. (2003). Couple en cavale. *Cap-aux-Diamants*, (74), 56–56.

Couple en cavale

À gauche, nous reconnaissons John Mac Donald qui affiche ses origines écossaises par son bonnet bleu et ses bas à carreaux. Il porte un ancien habit du régiment Royal American, unité qui malgré son nom regroupait des soldats mercenaires venant principalement de Suisse ou d'Allemagne. Nous représentons Catherine Osborne selon la description publiée dans la *Gazette de Québec*, en 1767. Nous avons complété les informations en analysant l'iconographie et les artefacts relatifs à cette époque. (Illustration et copyright : Francis Back)



Le torse de la servante est couvert d'un casaquin d'étoffe pourpre ayant des motifs floraux verts et blancs. Sa jupe est composée d'un gros «carisé» bleu. Le mot «carisé» dérive de l'anglais «Kersey» et il identifie à cette époque un «drap grossier, qui se fait dans la province de Kent», en Angleterre.

Catherine porte des bas bleus ayant des «fourchettes» blanches. Le terme de «fourchette» mérite lui aussi des explications. Les bas étaient composés de plusieurs morceaux de draps cousus ensemble, dont la «fourchette», un triangle de tissu pointant vers le genou. Au XVIII^e siècle, dans le costume féminin, ces fourchettes sont souvent d'une couleur qui tranche avec le reste du bas. Ajoutons que les bas tricotés reproduisaient aussi ce jeu de couleurs.

William Laing complète sa description vestimentaire en précisant que sa servante a également emporté avec elle deux tabliers, dont l'un est de toile à carreaux, ainsi qu'une vieille cape rouge.

Cherchez l'homme

À la fin du mois de mars 1767, la servante de William Laing court toujours. Il a cependant obtenu des informations sur cette dernière, qu'il s'empresse de diffuser dans la *Gazette de Québec*.

Nous apprenons donc que Catherine Osborn a succombé aux charmes d'un certain John Mac Donald auprès duquel «il y a tout lieu de croire qu'elle est encore». La raison pour laquelle Catherine demeure en liberté est peut-être liée au fait que son amoureux est qualifié de «courtaud bien planté». En somme, il a un physique de bagarreur si nous lisons correctement entre les lignes!

Le John Mac Donald en question serait un soldat démobilisé, puisqu'il porte un «uniforme du régiment Royal American», c'est-à-dire un habit rouge doublé de bleu et garni de boutons argentés. Un nom comme John Mac Donald évoque à lui seul des origines écossaises. William Laing nous confirme ce point, car l'amant de Catherine porte «quelquefois un bonnet bleu et des bas d'étoffe à carreaux, étant Écossais de nation».

Qu'est devenue l'idylle de Catherine Osborn et de John Mac Donald après le mois de mars 1767? Nous l'ignorons, mais les archives québécoises contiennent certainement des éléments de réponse à cette petite énigme du passé. ♦

Francis Back
duba@aei.ca

Les descriptions d'individus en fuite publiées dans les journaux du Québec constituent une source précieuse pour l'étude du costume. Ces descriptions nous livrent le portrait social, physique et vestimentaire de personnes qui ont brisé leurs liens avec l'ordre établi. Suivons l'exemple d'un couple d'amoureux, en 1767.

Une Irlandaise rebelle

Dans la soirée du 9 mars 1767, William Laing, marchand et tailleur d'habits, constate que sa servante a disparu. Après cinq jours d'absence, Laing lance un avis de recherche dans la *Gazette de Québec* afin de mettre le grappin sur sa domestique.

La fugitive s'appelle Catherine Osborn. Elle est âgée de 20 ou 21 ans et elle mesure environ 1,6 mètre. Son visage est qualifié de rougeaud et «un peu marqué de la petite vérole». Catherine fut «emmenée» d'Irlande à Québec, en juin 1766. Comme plusieurs de ses compatriotes,

pour le prix de son passage en Amérique, cette servante a dû accepter des conditions d'embauche proche de l'esclavage. Par contrat, bien des miséreux d'Écosse ou d'Irlande s'engageaient à servir pour la vie un maître résidant dans l'Empire colonial britannique en échange du seul fait d'être nourri, logé et vêtu. Dès lors, on comprend mieux le désir de liberté de Catherine Osborn.

Les harges d'une domestique

William Laing étant tailleur d'habits, c'est avec l'œil d'un professionnel averti qu'il nous décrit les vêtements de sa domestique afin que l'on puisse la reconnaître et «l'épingler».

La description, publiée en 1767, nous apprend que Catherine Osborn dispose de sept coiffes bordées de dentelle et de deux bonnets brodés pour se couvrir la tête. Elle a pris avec elle deux chemises de «Dowlas», mot qui désigne une toile grossière fabriquée dans le nord de l'Angleterre et en Écosse.